

## BREVES CONSIDERATIONS SUR LES JARDINS-VERGERS DE L'ESPAGNE MUSULMANE

RAPPORT DE MONSIEUR CHUECA GOITIA

Cyrus, le perse, est le plus ancien jardinier connu de l'histoire. Xénophon nous conte comment, au retour d'une de ses campagnes guerrières, il construisit un immense verger, entouré de hauts murs de pisé, avec une grande richesse et variété d'arbres fruitiers: l'historien souligne la géométrie parfaite et l'ordre avec lequel étaient disposées les espèces, l'organisation d'un réseau de canaux d'irrigation avec des réservoirs d'eau qui donnaient vie à ce paradis géométrique et comment il construisit en son centre un palais, avec un pavillon ouvert sur le jardin.

C'est ainsi que l'auteur de l'Anabase nous décrit un type de jardin qui, dans sa simplicité, est une création du monde iranien: le jardin-verger clos de murs de pisé. Peut-être est-ce le jardin le plus abstrait, le plus simple et le plus autonome que l'on puisse imaginer.

Le jardin, en général a rarement été un élément autonome et une théorie globale nous conduirait à l'envisager comme un élément subordonné à l'architecture. L'homme, commettant par son architecture une agression sur le milieu naturel, a dû sentir de longue date qu'il devait pallier à cette agression - péché de lèse-nature - et se le faire pardonner en calmant les violences de ses constructions par la végétation qui, dans une certaine mesure, lui servirait de baume et adoucissait cette violence.

Le jardin serait donc apparu comme une formule de compensation. Si l'édifice occupe une partie de l'espace naturel ou de l'espace agricole, le rompant, l'homme pense qu'il est possible de restituer la nature ou le paysage agricole, dans cet espace réservé.

Voici l'origine du jardin enfermé dans un espace borné par l'architecture qui, à la longue est devenu le jardin en tant que tel parce que, en principe, ce qui n'est pas clos n'est pas un jardin, mais un paysage, la campagne, un bois - bien souvent sacré - ou simplement un espace agricole.

L'homme commence à aménager son jardin, restitution de la nature brisée, dans l'intérieur de sa maison, dans la cour, dans le péristyle ou dans le cloître. A l'extérieur, comme nous venons de le dire, on ne peut, en principe, pas parler de jardin, parce que c'est le règne de la nature vierge et il n'est donc pas nécessaire de la restituer... Par contre, dans l'intérieur de la maison, dans l'espace que la maison limite mais qui n'est pas couvert, il est bien nécessaire de chercher une compensation et de réparer l'offense commise. Nous croyons que le jardin n'aurait pas été inventé, si ce n'est pour cette raison. Le jardin est un fait qui va de l'intérieur vers l'extérieur, et non le contraire comme il semblerait logique si le jardin était l'aménagement de la nature libre. Mais ceci est venu plus tard.

Le temple grec est une forme sculpturale qui agresse au minimum la nature, qui surgit en elle comme une offrande votive dans un bois sacré. Les premières déités helléniques étaient adorées dans les montagnes et dans les bois sacrés, leur temple était la nature. Si ensuite apparut la statue de culte que l'on conserve avec respect dans un reliquaire qui est le temple on n'essaiera jamais de supplanter cette nature.

Pour cette raison, nous ne pouvons pas concevoir de jardins autour des sanctuaires d'Eleusis, d'Olympie ou de Delphes. Le jardin aurait été une profanation, en plus d'un contre-sens.

Mais dans le péristyle, oui. C'est là une partie de la maison et il y naît le jardin "domestique" - jardin domestique parce qu'il appartient à la Domus et parce que la maison domestique - jamais ce terme n'a été mieux employé - la végétation en la disposant selon les limites de son enceinte. Il s'agit alors de nature enfermée et domestiquée.

Ce type de jardin domestique clos a été largement développé dans tout le monde hellénistique, tel un animal apprivoisé dans une belle cage de colonnades et de péristyles. C'est un lieu de calme, de repos, de contemplation et d'un doux silence où l'on peut jouir des délices de la vie au milieu des plantes odorantes et dans la fraîcheur des jets d'eau. C'est un cadre propice pour jouir de la "aurea mediocritas" que recherche l'esprit fuyant le vain bruit du monde.

La tradition hellénistique est à la base du jardin romain et les villas pompeïennes, les demeures de Pliny, la grandiose Villa Adriana de Tivoli ne sont que des extrapolations du jardin-péristyle plus modeste. L'empereur le plus hellénisé a construit sa fabuleuse villa dans la douce campagne tiburtine et nous a laissé l'exemple le plus achevé des jardins de tradition hellénistique, arrivant à des solutions d'une fastueuse élégance qui confinent parfois au maniérisme le plus alambiqué quand ce n'est pas à des conceptions presque baroques. Ses galeries, portiques, péristyles, rotondes et cryptoportiques ne sont que le tribut dû par le jardin à l'architecture dont il est né. Le romain ne conçoit pas encore un jardin qui ne soit pas enfermé par l'architecture, car pour qu'il soit jardin la domestication est nécessaire.

Ce n'est que beaucoup plus tard que le monde occidental se risquera à "extravaser" le jardin ou à le libérer de l'architecture - la mère qui l'a nourri dans son giron-. Bien plus tard encore, le jardin sortira et s'éloignera de l'édifice pour aller vers la nature, servant de chaînon intermédiaire entre l'architecture pure et la nature pure, projetant la loi architectonique vers l'extérieur. Mais, même dans cette aventure audacieuse, dans cette sortie vers le monde extérieur, le jardin ne perdra pas ses références à l'architecture et se sentira liée à elle comme un explorateur timide qui, de temps en temps, tourne les yeux vers son refuge pour se sentir en sécurité.

Avec Le Notre et son école, le jardin arrive, dans son exploration de l'univers, à son horizon le plus large et le plus lointain. Le jardin est complètement venu à l'extérieur et il a commis l'imprudence baroque de peigner et de domestiquer la nature la plus agreste et sauvage dans des horizons vastes et dilatés. Ce qui, au fond, est un contresens car le jardin avait été nécessaire pour éviter, en partie, l'agression produite par l'architecture sur la nature, et l'on arrivait maintenant à un cas différent: c'était le jardin, ou la nature domestiquée, qui devenait un agresseur de la nature naturelle. C'est à dire que l'on ne faisait plus de l'architecture au sens strict mais que l'on voulait faire de l'architecture avec la nature elle-même. Ce qui était né au sein de l'architecture comme un élément subordonné s'était imposé jusqu'à se convertir en un tyran dominateur. L'esclave s'était changé en maître.

Mais ceci, comme nous l'avons dit, s'est produit à pas feutrés et le Moyen Age maintenait encore ses jardins dans le cloître maternel de l'architecture. Le jardin claustral est, par excellence, le jardin du Moyen Age. En dehors des cloîtres des abbayes et des monastères, tout ce qui existe est espace agricole ou, tout au plus, potager utilitaire et prosaïque.

La Renaissance, surtout en Italie, montre les premières sorties du jardin, du jardin claustral

plus exactement. La vie aristocratique, toujours plus raffinée, civilisée et galante impose cette sortie, cette sécularisation du jardin claustral. Mais la sortie est encore timide. De belles terrasses entourent les palais comme un orle, ou une guirnalde de fleurs, entoure l'écu portant les armoiries du seigneur. Sur ces terrasses, piédestal amène du vieux châteaux français, qui n'ont pas encore perdu leur appareil militaire.

Il est curieux de remarquer que ces jardins sont des jardins de cloître simples ou multipliés par juxtaposition les uns à côté des autres, comme les cases d'un échiquier. Ce sont, donc, des jardins avec un plan en croix, qui peuvent se multiplier sans perdre dans la répétition l'autonomie de leur tracé. En Espagne, les jardins de cloître transposés à l'extérieur se trouvent en moindre nombre qu'en Italie et en France, mais ils ne manquent pas non plus, quoique parfois ici les palais royaux soient plutôt des couvents royaux. Les jardins sur des terrasses qui bordent les façades saillantes, au midi, du Monastère de l'Escorial sont des jardins claustraux en croix, alignés et groupés. Le Moyen Age est encore présent. Les jardins que Philippe II fit planter sur les côtés du palais d'Aranjuez nous montrent un exemple, plus sécularisé, de cette même solution.

La composition à base de terrasse constitue un style de jardin dont la Renaissance italienne tire les plus beaux effets artistiques; Jardins de Caprarola, de la Villa d'Este à Tivoli, de la Villa Doria Pamphili, et tant d'autres... Les dénivellations et les terrasses sont le grand attrait de ces jardins et permettent les perspectives les plus enchanteresses, les jeux d'eau et les cascades, les fontaines successives échelonnées.

Nous avons déjà vu à quoi la France est arrivée, avec une extrême originalité, entre les mains des jardiniers baroques. On y conserve encore le goût des terrasses et des plans échelonnés, mais ils se dilatent sur des surfaces immenses et l'on perd cette notion du pittoresque quoique la perspective et le sentiment de l'espace infini y gagnent. La nature a été domptée par l'esthétique tyrannique du jardinier: grave chose. Puis viendra, selon le mouvement pendulaire de l'action et de la réaction, l'éternel retour de l'art, le retour à la nature libre et échevelée, l'aspiration ingénue à la découverte du bon sauvage qui grise les courtisanes exitées par un Jen Jacques qui prépare leur perte, mais qui leur procure des moments délicieux d'une vie rustique artificielle. Le cycle a été bouclé et le jardin anglais de Paul et Virginie paraît aspirer aux bois ombreux et sacrés où les vestales de Cérès et d'Artémis apportaient leurs offrandes quoique l'on rende alors un culte pédant et ennuyeux à la déesse Raison.

Cui; c'est certain, le cycle des jardins d'occident a été fermé et le jardin anglais est un jardin qui ne veut pas être un jardin, qui a honte de l'être. Cela est assez curieux parce que la théorie du jardin anglais équivaut à l'art de faire des jardins qui ne paraissent pas en être, ou, si l'on veut, à faire artificiellement une chose naturelle. Devant le jardin anglais, nous nous trouvons dans la situation de certaines personnes quand à la vue de très belles fleurs elles s'exclament "On dirait des fleurs artificielles".

Mais tandis que se déroulait ce cycle dans le jardin occidental, une révolution survenait en Orient qui a fait vaciller les bases du concept de jardin. Le jardin s'est échappé du cloître maternel, du giron de l'architecture, il est devenu autonome et indépendant. Dans le jardin de Cyrus, celui dont nous avons parlé au début de cette communication, se trouve l'origine de ce coup d'état.

Le jardin de Cyrus est un être autonome, isolé du reste du territoire, mais il n'est pas lié à un fait architectural qui en serait la matrice. Il a des murs en pisé, c'est certain, parce que c'est la forme la plus réduite de ségrégation et de clôture d'un espace délimité. Le rôle de l'architecture, le cadre des patios, des péristyles, des cloîtres ou des colonnades ont été remplacés par de simples murs de terre, ce qui veut dire que l'on a inversé les termes et que l'ordre végétal domine l'ordre architectural. La révolution n'est pas mince.

D'autre part, si l'on délimite un enclos et qu'on l'isole de l'espace environnant, on ne le fait pas avec l'intention de le soustraire aux cultures, mais, au contraire, de renforcer son caractère agricole, car n'oublions pas qu'il s'agit d'un verger, circonstance vraiment essentielle. Nous avons donc plusieurs points caractéristiques: indépendance et autonomisation de l'architecture, ségrégation au moyen de simples murs de terre, aménagement de l'espace agricole et productif, distinct d'un jardin purement décoratif, et système d'irrigation important qui permet la culture et, en même temps, rend le site délicieux.

Nous croyons que la révolution qui nous intéresse se fonde sur ces points et que, depuis l'époque de Cyrus, elle n'a cessé de se propager dans tout l'Orient, pour venir fructifier en Islam.

Les "paradis" achéménides se transforment en jardins sassanides, représentation symbolique de l'univers, divisés en quatre parties - les quatre parties du monde - par deux canaux perpendiculaires. Au point d'intersection de ces canaux apparaît une fontaine ou un pavillon qui représente la montagne qui est au centre du cosmos. Les canaux sont surélevés par rapport au niveau du sol afin que l'irrigation soit parfaite. C'est à dire que l'on ne perd jamais de vue l'aménagement logique et efficace d'un jardin irrigué. (voir Pope et Ackerman, dans "A survey of Persian art", Oxford, 1939, pag. 1427).

Dans une peinture indo-persane de l'Ecole de Kangra, on voit un jardin irrigué grâce à une noria mue par des zébus (tandis que certains travaillent, d'autres zébus se reposent en attendant leur tour). L'eau qui sort de la noria va dans un bassin d'où elle est distribuée aux diverses parties du jardin par des canaux. L'organisation est la même que dans les jardins-vergers de l'Espagne musulmane dont les meilleurs exemples sont à Séville.

Mais avant d'arriver à eux, nous allons nous arrêter à d'autres considérations sur la révolution qui a eu lieu dans le jardin et qui est une conséquence de "l'hortus reclusus".

Nous avons dit qu'un pavillon peut apparaître au milieu du jardin, ce qui établit une nouvelle relation avec l'architecture. Ceci veut-il dire que le jardin ne peut pas se détacher de l'architecture et qu'il retourne à elle? Le jardin retourne à l'architecture, bien sûr, non plus avec une fonction subordonnée mais avec une fonction dominatrice. Les termes ont été invertis.

Ceci est évident dans le cas d'un pavillon tel que, par exemple, le pavillon de Charles-quin à l'Alcazar de Séville qui est un vestige, transformé par Juan Fernandez, de la kobba qui présidait les jardins "de la alcoba" et "de la alcobilla" dans les alcazars almohades. L'architecture est un appendice du jardin, comme peut l'être une sculpture ou un vase dans un parterre. (la représentante de la Turquie a dit hier que dans son pays certaines résidences sont appelées jardins et non palais).

Maintenant, dans d'autres cas, ces pavillons étaient plus complexes comme à l'alcazar de Mutamid, transformé ensuite par les almohades et par Pierre 1er de Castille. Le glorieux prince-poète décrit l'alcazar "éminent" de al-Muwarak, ou de la bénédiction, constitué d'une salle à coupole (une kobba), entourée de cinq salles plus petites, comme des portiques (disposition semblable à celle de la grande salle de Medina-al-Zahara), à leur tour entourées de vergers et de jardins. Pour Rafael Manzano, architecte conservateur de l'Alcazar de Séville le noyau de l'alcazar "de la bénédiction" subsiste, quoique fort altéré, dans la Salle des Ambassadeurs du Palais de Pierre le Cruel.

Si nous isolons, par l'imagination, la salle de Mutamid et l'entourons seulement de jardins, nous trouverons l'un des cas les plus curieux de l'inversion à laquelle nous faisons allusion. Ici, ce n'est pas, comme en occident, le jardin qui s'adapte au palais, mais tout au contraire le palais qui adapte un plan de Kobba, pavillon ou kiosque de jardin. C'est à dire que le jardin-verger en devenant indépendant a soumis à sa loi l'architecture et ceci, réellement, est une extraordinaire révolution.

Bien des années plus tard, il suffit que nous regardions le plan du Généralife pour que nous voyions à quel point l'architecture est devenue vasale du jardin et non le contraire.

Le Généralife - jardin qui n'avait pas d'égal, comme chantait le "Romance" - n'est rien d'autre qu'une série de jardins, échelonnés en terrasses, dont les planches dominent toute la structure selon les règles de l'aménagement agricole et non de l'architecture. L'agriculteur a disposé les différents plans avec le même critère utilitaire et rustique que celui qui guide un campagnard pour cultiver un coteau et pour étudier l'arrosage et les canaux d'irrigation. Puis l'architecture légère et ténue se subordonne à la loi agricole avec une sagesse délicate et souligne le principal sans sortir de sa fonction ancillaire.

Il est très intéressant et significatif de comparer le Généralife avec la Villa Julia de Vignole à Rome. Ici l'architecte, artisan suprême, a tout soumis à sa loi avec un ordonnancement rigide et calculé. Le contraste est aussi évident que sont différents les concepts de l'orient et de l'occident.

J'ai quelquefois pensé qu'il me plairait de démontrer aussi jusqu'à quel point l'Alhambra n'est pas un palais, entouré de jardins, mais des jardins qui ont entraîné l'existence d'un palais enchanteur, subtil et fragile comme un kiosque de jardin. Mais ceci est pour une autre fois. Retournons à nos jardins-vergers.

Il est certain que les concepts orientaux du jardin-verger se sont transmis à l'Espagne au travers de l'Islam, mais pas immédiatement au moment même de la conquête. Comme l'a dit Rafael Manzano, le monde califal et bien entendu celui de l'emirat, dépendirent surtout de la Syrie et des traditions du bas-empire romain en Andalousie. C'est en définitif ce que nous montre une organisation aulique comme celle de Medina-al-Zahara dont les jardins ont été récemment fouillés. L'organisation palatine et l'architecture pèsent encore trop ici et ce seront les royaumes de Taïfas qui découvriront, au travers des influences du monde abbasside, le doux enchantement de la vie retirée dans ces oasis de fraîcheur, propres à la méditation et à l'isolement.

Nous connaissons seulement par des descriptions de Mutamid dans ses nostalgies poétiques de l'exil le nombre et la beauté de ses jardins royaux de Séville. Ils devaient être nombreux et variés... Selon Rafael Manzano, l'un se trouvait au confluent du Tagarete, l'autre à la Chartreuse, d'autres peuvent être identifiés avec des propriétés qui existent encore comme Gambogaz et Majaloba (un "maisar" qui a conservé dans son toponyme musulman le "Lope" (Lepe, Leperus) du Lebrena romain). Il va sans dire que de tous ces jardins royaux, les plus fameux étaient ceux qui entouraient l'Alcazar, ou qui se trouvaient dans ses différents espaces.

De l'époque almohade datent les verges et les jardins de la Buhaira qui sont parvenus jusqu'à nous avec le nom générique - et si répété dans d'autres villes espagnoles - de "jardins du roi"

Ibn-Saib al-Sala, dans divers passages de son oeuvre "al-Mambil ima-ma", traite de la construction et vante les beautés de la Buhayra (voir la traduction de l'oeuvre d'Ibn-Saib al-Sala dans les textes médiévaux traduits, ed. Huici Miranda, Valencia, d'où nous tirons les faits suivants).

"Dans le même mois de l'année que nous étudions (1171-1172). l'Emir al-Muminin fut aussi construire ses palais très beaux et fortunés, appelés La Albufera (Buhayra), aux alentours de la porte de Yahwar à Séville..." (p188, ed. Huici). "L'emir al-Miminin sortait à cheval de son palais de Séville, avec les chefs almohades pour inspecter les travaux et les plantations et pour se divertir d'une vue agréable". "Le maître-d'oeuvre Ahmad b. Baso, chef de ceux qui construisaient en Andalousie fut occupé à construire les palais cités de la Buhayra, jusqu'à ce qu'ils soient achevés et il restèrent si beau que la description ne peut en donner idée; et la vue y oubliait aussi ses devoirs. Ils surpassaient les constructions de al-Tawrnag

et d'al-Sadir et ils furent élevés à la Porte de Yahwar comme la pleine lune..." (p.189)

On opporta des arbres fruitiers de toute part, des poiriers et des pommiers de Grenade et de Cadix, des oliviers d'Aljarafe et tout fut achevé "avec le maximum de perfectionnement et la construction fut entourée sur ses quatre côtés d'un mur qui la défendait et la protégeait des dommages sur ses contours avec un haut mur et une construction élevée". (p.190)

Il n'y a pas de doute, selon la description d'al-Sala que ce jardin de la Buhayra était l'héritier de ces vénérables antécédents persans et que le calife almohade prenait de ces vergers le même soin que Cyrus apportait aux siens. Le parallélisme est évident.

Ces alcazars de la Buhayra sont fouillés à l'heure actuelle par l'architecte Rafael Manzano, à qui je dois ces informations, et par l'archéologue Zozaya.

Il semble que soit en train d'apparaître un édifice - il n'est pas encore totalement dégagé - en forme de petit château-fort avec quatre tours et trois galeries parallèles aux grands côtés. Un aqueduc sert de soubassement au palais et contourne deux de ses tours. En face d'une des grandes façades s'étend un grand bassin ou "Buhayra". Le terme de "Buhayra" est un diminutif de "Bahr" qui signifie petite mer ou lac. De là dérive le sens de "albufera": lac. A l'époque almohade, "albufera" est l'équivalent de parc ou verger irrigué. Nous avons donc, avec la "Buhayra", un verger irrigué typique de ceux qui répondent parfaitement aux caractéristiques du modèle que nous sommes en train d'étudier.

Les fouilles de la "Buhayra" nous laissent entrevoir l'existence d'un édifice qui présente de vagues analogies avec les palais dits de Galiana à Tolède. Cet édifice est situé, lui aussi, dans un Jardin du roi, dans la vallée du Tage, tout de Tolède. Les palais dits de Galiana étaient, en fait, des palais musulmans urbains qui se trouvaient dans les terrains qu'occupe aujourd'hui le Couvent de Santa Fé, contigu à l'Hôpital de Santa Cruz.

Cet ensemble appelé aujourd'hui les palais ou les châteaux de Galiana présente pour l'historien et l'archéologue des problèmes auxquels il est très difficile de répondre. Il semble que cet édifice singulier provienne d'une construction musulmane du XI<sup>ème</sup> siècle, peut être d'une maison de campagne construite par Abul-Hasan Yahia-al-Mamun et connue sous le nom de palais de An-Naora (de la Noria).

Il se compose, en fait, de deux parties: un corps de bâtiment rectangulaire flanqué de tours, dont l'intérieur est divisé en trois galeries parallèles aux grands côtés, comme à la "Buhayra". Dans la partie postérieure se trouve le carré creusé de ce qui a pu être un grand bassin et qui a des proportions très semblables à celles de bassins de Séville, presque carrés. Ce bassin éventuel n'est pas aussi surélevé aujourd'hui au dessus du sol du verger que ceux de Séville, mais les crues du Tage ont pu changer ces niveaux.

Ce que l'on a trouvé à la "Buhayra" permettra de résoudre plus facilement les problèmes de Galiana, qui est un autre jardin du roi, et dans le cas présent, jardins des rois Taifas de Tolède. Nous trouvons aussi à Galiana la traditionnelle noria, dont il reste quelques vestiges et que l'on peut voir sur la gravure de Villamil, au commencement du XIX<sup>ème</sup> siècle, noria qui a donné son nom à ce palais ou maison de campagne royale. Les clepsidres - horloges à eau - de cette propriété royale étaient aussi fameuses.

L'existence d'une construction plaquée sur le noyau primitif qui entoure le bassin supposé et accroît le caractère de forteresse de cet ensemble altère la possible typologie. Cette construction est, sans aucun doute, postérieure sans que nous puissions avancer une date. Peut-être fut-elle élevée pour augmenter les dépendances utilitaires et pour mieux protéger le bassin. On ne fit ainsi que revenir à une tendance qui poussait les musulmans, toujours plus, à faire de l'eau (en grands miroirs ou bassins) l'élément principal des patios, mettant en valeur leur architecture.

A la suite de quelque incendie qui détruisit ses plafonds à caissons, la construction perdit sa structure primitive très légère et fut voûtée. Au XIV<sup>ème</sup> siècle sa décoration fut changée et enrichie de fenêtres et de stucs mudéjars. Elle était devenue une propriété des rois castillans et les Tratamares la cédèrent à la famille Guzman, dont ils descendaient en ligne maternelle. Avec cette nouvelle décoration, son caractère de pavillon de loisir au milieu d'un vaste jardin fut conservé.

Il nous reste, en dernier lieu, à nous référer à deux de ces jardins irrigués qui sont encore conservés à Séville et dont des vestiges suffisamment importants subsistent pour nous permettre de nous rendre compte de l'importance atteinte par les aménagements de ce type. L'un d'eux le jardin des archevêques de Séville à Umbrete.

Comme dans tous ces ensembles, l'élément dominant est le pavillon, joint au bassin surélevé. Celui d'Umbrete est de plan octogonal, construit en brique et couvert d'un plafond à caissons mudéjar; il est donc postérieur à la reconquête. Le pavillon abrite la noria et sert de retraite ombragée où l'on peut reposer sur des bancs qui l'entourent. L'endroit est frais et agréable, et l'on peut contempler le miroir d'eau du bassin, situé dans l'axe, qui comme toujours est surélevé et dont les rebords forment une terrasse ou un promenoir. Par des escaliers très simples on gagne le sol du verger. L'eau contenue dans le bassin est répartie aux divers canaux qui irriguent le jardin. Comme d'habitude on fait de nécessité vertu et l'on joint l'utile à l'agréable. C'est la grande leçon de l'art des jardins musulmans.

Le jardin ou les jardins de l'ancienne chartreuse, propriété royale qui avait été cédée à l'ordre de Saint Bruno, devaient être beaucoup plus importants. Il y avait plusieurs norias et plusieurs réservoirs d'eau surélevés qui permettaient d'irriguer cette vaste surface, où le bassin principal, de grandes dimensions et dont la disposition est très curieuse, se remarque particulièrement. L'eau y était conduite, depuis la noria qui l'alimentait, par un petit aqueduc. Sa margelle supérieure servait de passage, comme un étroit promenoir surélevé. Mais ce qui est vraiment le plus original est que le pavillon n'est pas sur un des côtés du bassin, mais en son centre même, comme s'il flottait sur les eaux. Celui qui repose dans ce petit, mais délicieux, kiosque a l'impression de naviguer sur une mer artificielle qui l'entoure. Un petit pont unit le kiosque au bord du bassin et assure la liaison avec les petits escaliers qui montent au bassin.

Il n'y manque pas le château d'eau, qui distribue l'eau aux différents canaux qui maintenaient la végétation fraîche et luxuriante: de nombreux arbres fruitiers, orangers, citronniers, bigaradiers et limettiers, quelques gracieux palmiers en certains endroits et des plantes potagères qui poussaient sous les arbres.

Quoiqu'il soit bien amoindri aujourd'hui, nous pouvons encore jouir de l'enchantement du parc de la Chartreuse et respirer l'odeur pénétrante de l'orange fermentée. Un véritable délice.

Ce type de jardin médiéval, si voyageur, se prolonge en une série de jardins aux XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles, dont Séville était prodigue et qu'on aurait pu conserver si la négligence des hommes ne les avaient ruinés. On y rencontre toujours les bassins, les pavillons changeant un peu car ils suivent les modes architecturaux de leur temps. Beaucoup copient les "casinos" italiens maniéristes, mais avec une grâce et un accent andalous. Tel est le cas du bassin et du petit temple du jardin du lion à l'Alcazar de Séville, qu'aurait dessiné le maître d'Antequera Bernardo Simon de Pineda, le grand architecte de l'église de la "Maison de la Sainte Charité" à Séville. Il subsiste aussi, quoiqu'en bien piteux état, le jardin de Cepero dans le quartier de Santa Cruz, sans doute de la première moitié du XVII<sup>ème</sup> siècle. Caché dans un cour assez étroite, il ne manque pas de grâces sévillanes, avec son petit bassin surélevé et une tonnelle, dans son axe, traitée comme un nymphée ou une "grotta rustica" à l'italienne.

Le thème des jardins-vergers, seulement esquissé aujourd'hui, nous paraît assez suggestif pour éveiller l'intérêt des spécialistes réunis ici, qui, avec des connaissances bien

superiores, pourront en tirer des conséquences qui m'ont échappé et qui nous aideront à mieux connaître ce que nous conservons en Espagne.

Je crois aussi que ce qui vient d'être dit, pour sommaire que cela ait été, suffit pour démontrer la large postérité qu'ont laissé dans notre pays ces jardins de l'orient dont le grand Cyrus donna le première modèle et qui eurent comme résultat que notre art des jardins soit quelque chose d'unique en occident, distinct de tout, comme toujours heureux amalgame de deux mondes, de deux cultures et de deux sentiments, l'hispanique et le musulman.

#### RAPIDAS CONSIDERACIONES SOBRE LOS JARDINES-HUERTOS EN LA ESPAÑA MUSULMANA POR EL SR. CHUECA GOITIA

Ciro, El Persa, es el más viejo jardinero de la Historia, Jenofonte nos cuenta cómo a la vuelta de una de sus campañas guerreras construyó un enorme huerto, cercado de altas tapias, con gran riqueza y variedad de frutales: destaca el historiador la perfecta geometría y orden con que estaban colocadas las especies, la organización de acequías con sus arcos de agua que daban vida a este paraíso geométrico y como en el centro construyó un palacio, como pabellón abierto al jardín.

He aquí como el autor de la Anabasis nos describe un tipo de jardín que en su sencillez es algo que arranca del mundo Iranio: es el jardín-huerto entre tapias. Acaso es el más abstracto, simple y autónomo que darse puede.

El jardín en términos generales rara vez ha sido algo autónomo y una teoría general nos llevaría a pensarlo como elemento subordinado a la arquitectura. El hombre al cometer con su arquitectura una agresión sobre el medio natural debió de antiguo sentir que esta agresión -pecado de lesa naturaleza- había que paliarla y hacérsela perdonar mitigando la violencia de sus construcciones con la vegetación, que en cierto modo sirviera de bálsamo y dulcificara esta violencia.

De aquí surgió el jardín como una fórmula de compensación. Si el edificio acota una parte del espacio natural o espacio agrícola, rompiéndolo, dentro del espacio acotado el hombre piensa que es posible restituir la naturaleza o el paisaje agrícola.

He aquí el origen encerrado en un espacio acotado por la arquitectura que a la larga es el jardín en cuanto tal, porque lo no acotado, en principio no es jardín, sino paisaje, naturaleza, bosque, muchas veces Sagrado, o simple espacio agrícola.

El hombre empieza a pensar su jardín, restitución de la naturaleza rota, en el interior de su casa, en el patio, en el peristilo o en el claustro. En el exterior como decimos, no puede hablarse en principio de jardín porque allí está la naturaleza no mancillada y por lo tanto no es necesario restituirla. En cambio en el interior de la casa, en el espacio que la casa acota y que sin embargo no tiene techo, sí, aquí es necesario buscar la compensación y restituir la deuda. Creemos que si no hubiera sido por esto el jardín no hubiera existido. El jardín es un hecho que va de dentro a fuera y no a la viceversa según parecería lo propio al ser el jardín una ordenación de la naturaleza libre. Pero eso vino después.

El templo griego es una forma escultórica que agrede minimamente a la naturaleza, surge en ella como una ofrenda votiva en un bosque sagrado. A las primeras deidades helenicas se



las adoraba en montañas y bosques sagrados, su templo era la Naturaleza. Si luego surge el icono, que se guarda reverentemente en un relicario, que es el templo, nunca se tratará de suplantarlo a dicha naturaleza.

Por eso no concebimos jardines en torno a los santuarios de Eleusis, de Olimpia o de Delfos. El jardín hubiera sido una profanación, además de un contrasentido.

Pero en el peristilo sí. Eso era la casa, y nace el jardín doméstico. Es doméstico porque pertenece al domus y porque la casa doméstica—nunca mejor empleada la palabra—a la vegetación ordenándola a los límites de su recinto. Se trata de naturaleza encerrada y domesticada.

El mundo helenístico desarrolla por extenso esta tipología del jardín doméstico encerrado, como el animal domesticado, en una bella jaula de columnatas y peristilos. Es un lugar de calma, de reposo, de contemplación y de dulce silencio donde gozar las delicias de la vida entre plantas fragantes y frescos surtidores. Es el marco propicio para disfrutar de la "aurea mediocritas" que busca el espíritu huyendo del mundanal ruido.

La tradición helenística es la base del jardín romano, y las Villas de Pompeya, las mansiones de Plinio o la grandiosa Villa Adriana de Tívoli no son sino extrapolaciones del jardín-peristilo más modesto. El Emperador más helenizado construyó su fabulosa Villa en la dulce campiña tiburtina y nos dejó el más acabado ejemplo de jardín de tradición helenística, llegando a soluciones de una fastuosa elegancia que raya a veces en el más alambicado manierismo, cuando no una concepción casi barroca. Sus galerías, pórticos, peristilos, rotondas y cripto-pórticos no son en esencia sino el tributo que el jardín debe a la arquitectura de la que nació. No concibe todavía el romano un jardín que no esté encerrado dentro de arquitectura, pues para ser jardín es necesaria la domesticidad.

Será mucho más adelante cuando el mundo occidental se atreva a extravasar el jardín o a liberarlo de la arquitectura—la madre que lo crió en su regazo. Será mucho más tarde cuando el jardín salga fuera y se dispare desde el edificio, a la naturaleza sirviendo de eslabón intermedio entre arquitectura pura y naturaleza pura; proyectando la ley arquitectónica hacia fuera. Pero aún en esta osada aventura, en esta salida al mundo exterior, el jardín no perderá su referencia a la arquitectura y se sentirá ligado a ella como un explorador tímido, que de vez en cuando vuelve la vista a su refugio para sentirse seguro.

El máximo horizonte y lejanía del jardín explorando el Universo llega con Le Notre y su escuela. El jardín se ha extravasado completamente y ha cometido la barroca imprudencia de peinar y domesticar la más agreste y varia naturaleza en anchos y dilatados horizontes. En el fondo un contrasentido, pues si el jardín había sido necesario para evitar en parte la agresión producida por la arquitectura sobre la naturaleza ahora se daba el caso de que era el jardín o naturaleza domesticada, la que se había convertido en agresora de la naturaleza natural. Es decir ya no se hacía arquitectura en el sentido estricto sino que se quería hacer arquitectura con la naturaleza misma. Lo que había nacido en el regazo de la arquitectura como algo subordinado se había impuesto hasta convertirse en tirano dominador. El esclavo se había convertido en señor.

Pero esto como decimos, sucedió por sus pasos contados y la Edad Media siguió manteniendo sus jardines en el claustro materno de la arquitectura. El jardín claustral es el jardín por excelencia de la Edad Media. Fuera de los claustros, en las Abadías y monasterios lo que existe es el espacio agrícola y a lo más la huerta utilitaria y prosaica.

El Renacimiento, sobre todo en Italia, contempla las primeras extravasaciones del jardín claustral, exactamente del jardín claustral. Es la vida señorial, cada vez más refinada, cultivada y galante la que impone esta salida y esta secularización del jardín claustral. Pero la salida es todavía tímida. Hermosas terrazas rodean a los palacios como una orla o guirnalda de flores rodea el escudo de armas del Señor. En esas terrazas, pedestal ameno del viejo

castillo convertido en placentero palacio, se van disponiendo los jardines que se imitan en los chateaux franceses sin que estos hayan perdido su aparejo militar.

Es curioso, estos jardines son jardines claustrales simples o multiplicados aditivamente unos al lado de otros como los cuadros de un tablero de ajedrez. Son, por lo tanto, jardines de crucero, que pueden multiplicarse pero sin perder en la repetición su autonomía de trazado. En España los jardines claustrales extravasados se dan en menor grado que en Italia y en Francia pero tampoco faltan, aunque a veces aquí los palacios regios se han convertido en conventos regios. Los jardines sobre terrazas que orlan las fachadas de mediodía y saliente del Monasterio del Escorial son jardines claustrales de crucero alineados o agrupados. La Edad Media está todavía presente. La misma solución, en un ejemplo más secularizado, la tenemos en los jardines que Felipe II mandó plantar en los costados del Palacio de Aranjuez.

La disposición a base de terrazas conforma un estilo de jardines del que el Renacimiento italiano obtiene los más bellos recursos artísticos. Jardines de Caprarola, de la Villa de Este en Tívoli, de la Villa Doria Pamphili y tantos y tantos. Los desniveles y terrazas son el gran atractivo del jardín y lo que permite las más encantadoras perspectivas, los juegos de aguas y las cascadas, las fuentes sucesivas y escalonadas.

Francia ya hemos visto a lo que llega con una originalidad máxima en manos de los jardineros barrocos. Todavía queda el gusto por las terrazas y los planos escalonados pero estos se dilatan en superficies inmensas y se pierde aquella noción de lo pintoresco, aunque ganan la perspectiva y el sentimiento del espacio infinito. La naturaleza ha sido dominada por la estética tiránica del jardinero: grave cosa. Luego vendrá, en el pendular de las acciones y reacciones, eterno ritornello del arte, la vuelta a la naturaleza libre y desmelenada, la aspiración ingenua en busca del cándido salvaje, que embriaga a las damiselas cortesanas excitadas por un Juan Jacobo que prepara su rima, pero que les depara momentos deliciosos de vida artificialmente rústica. Se ha cerrado un ciclo y el jardín Inglés de Paul y Virginie parece aspirar a los bosques umbrosos y sagrados donde llevaban sus ofrendas las vestales de Ceres o Artemisa, aunque se rinda un culto pedante y aburrido a la Diosa Razón.

Si es cierto, el ciclo de la jardinería occidental se ha cerrado y el Jardín Inglés es el jardín que no quiere ser jardín, que tiene vergüenza de serlo. Es bastante curioso porque la teoría del jardín inglés equivale al arte de hacer jardines que no lo parezcan o si se quiere a hacer artificialmente una cosa natural. Ante el jardín inglés nos hallaríamos en esa situación en que se encuentran unas personas cuando a la vista de unas flores bellísimas prorrumpan en exclamación admirativa: ¡Parecen artificiales!.

Pero mientras se ha producido este ciclo en el jardín occidental una revolución ha surgido en oriente que ha hecho vacilar las bases conceptuales del jardín. El jardín se ha escapado del claustro materno, del regazo de la arquitectura y se ha hecho autónomo y suficiente. En el jardín de Ciro, del que hablabamos al iniciar esta comunicación, está el origen de este golpe revolucionario.

El huerto de Ciro es un ente autónomo, aislado del resto del territorio pero no vinculado a un hecho arquitectónico matriz. Tiene tapias, es cierto, porque esta es la mínima fórmula de segregación y acotamiento de un recinto. El papel de la arquitectura, el regazo de los patios, peristilos, claustros, pórticos o columnatas, ha sido sustituido por el de unas simples tapias lo que quiere decir que se han invertido los términos y que lo que domina es el orden vegetal sobre el orden arquitectónico. La revolución no es floja.

Por otra parte al acotar un recinto y al segregarlo de un espacio circundante no se hace con el ánimo de restarlo a un espacio agrícola sino por el contrario de potenciar dicho espacio agrícola, puesto que no olvidemos que se trata de un huerto, circunstancia verdaderamente esencial. Tenemos pues varias notas decisivas. Una independencia y autonomización de la arquitectura, una segregación por medio de simples tapias, una ordenación de un espacio

agrícola y productivo, distinto de un jardín exclusivamente decorativo y un sistema de irrigación importante para hacer posible el cultivo y a la vez deleitoso el paraje.

Creemos que en estas notas se basa la revolución que nos interesa y que desde los tiempos de Ciro no dejará de propagarse por todo el Oriente para venir a fructificar en el Islam.

Los "paraísos" aquemenides. se transforman en los jardines sasanidas. representación simbólica del Universo dividido en cuatro partes (las cuatro partes del mundo) por dos canales perpendiculares. Donde estos canales se cortan aparece una fuente o un pabellón que representa la montaña central del cosmos. Los canales van más altos que el terreno para que la irrigación sea perfecta. Es decir, no se pierde nunca de vista el lógico y eficaz planeamiento de un huerto irrigado (Véase Pope y Ackerman. en "A Survey of Persian Art", Oxford, 1939, pág. 1427).

En una pintura indo-persa de la Escuela de Kangra aparece un huerto irrigado mediante una noria movida por cebús (mientras unos trabajan, otros descansan esperando su turno). El agua que sale de la noria pasa a una aiberca desde donde por medio de canales se distribuye a los diversos cuadros del huerto. La organización es la misma que la de los jardines-huertos de la España musulmana cuyos mejores ejemplos están en Sevilla.

Mientras llegamos a ellos vamos a detenernos en otras consideraciones sobre la revolución operada en el jardín. consecuencia del "Hortus reclusus".

Hemos dicho que puede aparecer un pabellón en el medio del jardín lo que plantea una nueva relación con la arquitectura; ¿quiere esto decir que el jardín no puede despegarse de la arquitectura y que vuelve a ella? Desde luego vuelve a ella, pero no en función subordinada sino en función dominadora. Se han invertido los términos.

Esto es evidente en el caso de un pabellón, como por ejemplo el de Carlos V en el Alcázar de Sevilla, que es el resto transformado por Juan Fernández, de la cubba que presidía las huertas de la Alcoba y de la Alcobilla en los alcázares almohades. La arquitectura es apéndice del jardín, como lo puede ser una escultura o una copa en un parterre. (La Sra. representante de Turquía dijo ayer que en su país a ciertas residencias no se les llamaba palacios sino jardines).

Ahora bien en otros casos estos pabellones eran más complejos, como sucedía en el alcázar de Mutamid transformado luego por los almohades y Pedro I de Castilla. Describe el glorioso príncipe poeta el alcázar "excelso" de al-Muwarak, o de la Bendición, constituido por un salón cupular (una cubba) rodeada de cinco saletas menores a modo de pórticos (disposición parecida a la del salón rico de Medina-al-Zahara) a su vez rodeados de huertas y jardines. Para Rafael Manzano, Arquitecto Conservador del Alcázar de Sevilla, el núcleo de la Bendición persiste, aunque muy alterado, en el Salón de Embajadores del Palacio de Don Pedro el Cruel.

Si aislamos imaginativamente el salón del Mutamid rodeado de huertos encontraremos uno de los casos más curiosos de la inversión a que estamos aludiendo. No es aquí el jardín, como en el occidente, el que se adapta al palacio sino todo lo contrario, es el palacio el que adopta un esquema de cubba, pabellón o quiosco de jardín. Es decir, el jardín-huerto al independizarse ha arrastrado a su ley a la arquitectura y esto, realmente, es una estupenda revolución.

Muchos años después basta que contemplemos la planta del Generalife para que nos demos cuenta de hasta que punto la arquitectura se ha convertido en Yasalla de la huerta y no viceversa.

El Generalife "Huerta que par no tenía" como canta el romance, no es más que una serie de

huertas, escalonadas en forma de paratas, cuyos cuadros dominan toda la estructura según su ley de ordenación agrícola y no arquitectónica. El agricultor ha dispuesto los diversos cuadros con el mismo criterio utilitario y rústico con que un hombre de campo ordena para su explotación una ladera y estudia los riegos y las acequias. Luego la ligera y tenue arquitectura se supedita a la ley agrícola con una delicada prudencia y subraya lo principal sin salirse de su función ancilar.

Es muy interesante y expresivo comparar el Generalife con la Villa Julia del Vignola en Roma. Aquí el arquitecto, artífice supremo, ha supeditado todo a su ley con una ordenación rígida y calculada. El contraste es tan evidente como son evidentemente distintos los conceptos de oriente y occidente.

Alguna vez he pensado que me gustaría demostrar igualmente hasta que punto la Alhambra no es un palacio rodeado de jardines, sino unos jardines que promueven la existencia de un encantador palacio, sutil y frágil como un kiosco de jardín. Pero esto quede para otro lugar. Volvamos a nuestros jardines huertos.

Es cierto que los conceptos orientales del huerto-jardín se transmiten a España a través del Islam, pero no de una manera inmediata, en el momento de la conquista. Como ha dicho Rafael Manzano el mundo califal y por supuesto el del Emirato, dependió sobre todo de Siria y de la propia tradición tardorromana andaluza. Esto es en definitiva lo que nos muestra una organización áulica como Medina-al-Zahara con sus recién descubiertos jardines. La organización palatina y arquitectónica pesa aquí demasiado y realmente serán los reinos de Taifa los que descubran a través de los influjos del mundo abbassi el encanto blando de la vida retirada en estos oasis de frescura propicios a la meditación y el aislamiento.

Conocemos solo por descripciones de Mutamid en sus añoranzas poéticas del destierro, el número y belleza de sus huertos reales de Sevilla. Debieron ser múltiples y variados. Según el mismo Rafael Manzano, uno estaba en la desembocadura del Tagarete, otro en la Cartuja, otros pueden identificarse con fincas aun existentes, como Gambogaz y Majaloba (un "caisar" que ha conservado en su topónimo musulmán el Lope, Lepe, Leperus, del Lebruna romano). Ni que decir tiene que de todos estos huertos reales los más famosos eran los que rodeaban al Alcázar o se encontraban en sus diversos recintos.

De la época almohade son los huertos y jardines de la Buhayra que han llegado a nosotros con el nombre genérico y tan repetido en otras ciudades españolas de "Huerta del Rey".

Ibn-Saib al-Sala en varios pasajes de su "Al-Man-bil-imama" trata de la construcción y pondera las bellezas de la Buhayra (Véase la traducción de la obra de Ibn Saib al Sala en Textos medievales traducidos Ed. Huici Miranda, Valencia, de donde tomamos los datos).

"En este mismo mes de este año que historiamos (1171-1172), mandó también el Amir al Muminin construir sus palacios hermosos y felices llamados la Albufera (Buhayra), en las afueras de la Puerta de Yahwar de Sevilla..." (pág. 188 ed. Huici). "El Amir-al-Muminin salía de su palacio de Sevilla, a caballo, con los jefes almohades para inspeccionar el trabajo y la plantación y para recrearse con su vista agradable" (pág. 189). "El Alarife Ahmad b. Baso jefe de los que edificaban en al-Aldalus, se ocupó de construir los palacios citados en la Buhayra, hasta que se terminaron y quedaron tan hermosos, que no los alcanza la descripción; y la vista se olvida en ellos de su deber; y superan a los edificios de al-Tawrnag y de al-Sadir y se levantaron en la puerta de Yahwar como la luna ilena" (pág. 189).

Se llevaron frutales de todas partes, peras y manzanas de Granada y Guadix, olivos del Aljarafe y se acabó todo" con el máximo perfeccionamiento, y se acercó la construcción por sus cuatro costados con un muro que la defendía y la protegía de los daños en su contorno con el alto muro y la construcción elevada" (pág. 190).

No cabe duda que, según las descripciones del Al-Sala, esta Huerta de la Buhayra era heredera de aquellos venerables antecedentes persas y que el Califa almohade cuidaba de sus reales huertos con el mismo esmero que Ciro cuidaba de los suyos. El paralelismo es evidente.

Estos Alcazares de la Buhayra están siendo excavados actualmente por el arquitecto Rafael Manzano Martos a quién debo información sobre el caso y por el arqueólogo Sr. Zozaya.

Al parecer está surgiendo una edificación, no excavada del todo, en forma de castillete con cuatro torres y tres crujías paralelas a sus fachadas más largas. Un acueducto sirve de basamento al palacio y contornea dos de sus torres. Enfrente de una de las fachadas largas se extiende una gran alberca o Buhayra. El nombre de Buhayra es diminutivo de bahr que significa pequeño mar o lago. De aquí deriva albufera como lago. En época almohade albufera equivale a huerto o parque irrigado. Tenemos, pues, en la Buhayra un típico huerto irrigado de los que cumplen perfectamente con las características del modelo que estamos estudiando.

Las excavaciones de la Buhayra dan a entender la existencia de un edificio que presenta vagas analogías con el llamado palacio de Galiana en Toledo. Está edificado en la llamada también Huerta del Rey, en la vega del Tajo, inmediata a Toledo. Los llamados palacios de Galiana eran, en realidad, palacios musulmanes urbanos, que se encontraban en el solar que hoy ocupa el Convento de Santa Fé contiguo al Hospital de Santa Cruz.

Los actualmente llamados palacios y también Castillo de Galiana presentan al historiador y al arqueólogo problemas de muy difícil respuesta. Este singular edificio parece que arranca de una construcción musulmana del siglo XI, posible casa de campo construida por Abul-hasan Yahia-al-Mamun y conocido con el nombre de Palacio de An-Naora (de la Noria).

De hecho se compone de dos partes: un cuerpo rectangular torreado cuyo interior está dividido en tres crujías paralelas a los lados mayores como en la Buhayra. En la parte posterior queda el cuadro rehundido de lo que pudo ser una gran alberca y que es de proporciones muy parecidas a las albercas sevillanas, sensiblemente cuadradas. Esta posible alberca hoy no queda tan en alto sobre el plano del huerto como las de Sevilla pero los arrastres del Tajo han podido cambiar este nivel.

A la vista de lo encontrado en la Buhayra sería más fácil interpretar el problema de Galiana, que es otra Huerta del rey, en este caso de los reyes taifas de Toledo. También en Galiana tenemos la consabida noria de la que quedan restos y que puede verse en el grabado de Villamil de comienzos del siglo XIX. Por otra parte da nombre al palacio o quinta regia. También eran famosas las clepsidras o relojes de agua de esta posesión real.

Lo que desfigura una posible tipología es la existencia de una construcción adherida a la primitiva, que rodea a la supuesta alberca y que aumenta el carácter de fortaleza del conjunto. Es sin duda posterior, sin que podamos precisar la fecha. Acaso se hizo para aumentar las dependencias de servicio y para proteger mejor la alberca. Con eso no se hizo sino recaer en una tendencia que llevará a los musulmanes, cada vez más, hacia la solución de que el agua, en grandes espejos o albercas, sea la protagonista de los patios, valorando su arquitectura.

A consecuencia de algún incendio que arruinó sus alfarjes perdió su primitiva estructura más ligera y se abovedó. En el siglo XIV cambió de decoración y se enriqueció con ventanas y yeserías mudéjares. Su posesión había pasado a los reyes castellanos y los Trastámaras la cedieron a la familia Guzmán, de la que descendían por línea materna. Con su nueva decoración siguió manteniéndose el carácter de pabellón de recreo en medio de una dilatada huerta.

Nos falta por último referirnos a dos de estos huertos irrigados que quedan también en Sevilla

y que conservan restos suficientes para que nos demos cuenta de la importancia que alcanzaron las organizaciones de este tipo, Uno de ellos es el huerto de los arzobispos de Sevilla en Umbrete.

Como en todos estos conjuntos, el elemento dominante es el pabellón unido a la alberca elevada. El de Umbrete es de planta octogonal construido en ladrillo y cubierto por un artesonado mudéjar, pues es posterior a la reconquista. El pabellón protege a la noria y sirve de umbráculo para descansar en unos bancos que tiene alrededor. El lugar es fresco y deleitoso y se contempla la lámina de agua de la alberca colocada en su eje y que, como siempre, está sobreelevada y sus andenes forman una terraza o paseador. Por unas sencillas escaleras se desciende al plano de la huerta. El agua depositada en la Alberca se distribuye mediante una caja de agua a las diversas acequias que riegan la huerta. Como de costumbre se hace de la necesidad virtud y se une lo útil a lo agradable. Es la gran lección de la jardinería musulmana.

Mucho más importante debía ser el huerto o huertos de la Cartuja, antigua posesión real cedida a la orden de San Bruno. Tenía varias norias y depósitos elevados para poder irrigar una vasta extensión, pero en todo caso dominaba una alberca principal de grandes dimensiones y y disposición curiosísima. El agua llegaba a ella por un pequeño acueducto desde la noria que que la nutría. El reborde superior servía de paseo como un estrecho andén elevado. Pero lo verdaderamente original es que el pabellón no está a un lado de la alberca, sino en su centro mismo, como si flotara sobre las aguas. Quién descansa en este pequeño, pero delicioso kiosco, tiene la impresión de hallarse navegando en el mar artificial que le rodea. Naturalmente un puentecillo une al kiosco al reborde de la alberca y enlaza con las escalerillas de subida.

No falta el arca de agua que es caja de distribución para las diversas acequias que mantenían fresca y lozana la vegetación. Los muchos frutales, naranjos, limones, toronjas y limas; algunas graciosas palmeras en puntos singulares y la huerta de hortalizas que se extendía bajo los árboles.

Aunque muy venido a menos todavía podemos gozar el encanto del parque de la Cartuja y aspirar el olor penetrante de la naranja fermentada. Una verdadera delicia.

Tan peregrina tipología de jardín medieval se prolongará en una serie de jardines de los siglos XVI y XVII en que era pródiga Sevilla y que se conservarían si la desidia de los hombres no los hubiera arruinado. Siguen las albercas y cambian algo los pabellones, inspirados en las modas arquitectónicas del momento. Muchos copian casinos italianos manieristas pero con gracia y acento andaluz. Tal es el caso de la alberca y templete del Jardín del León en el Alcázar de Sevilla, que diseñara el maestro antequerano Bernardo Simón de Pineda, el gran arquitecto de la Iglesia de la Casa de la Santa Caridad de Sevilla. También queda, muy maltrecho por cierto, el jardín de Cepero en el Barrio de Santa Cruz, posiblemente de la primera mitad del siglo XVII. Oculto en un patio relativamente angosto, no prescinde de las gracias sevillanas de una alberquita elevada y de un cenador en su eje, tratado como un ninfeo o "grotta rusticata" a la italiana.

El tema de los jardines-huertos, por hoy solo esbozado, nos parece lo suficientemente sugestivo para despertar el interés de los especialistas aquí reunidos que, con muy superiores conocimientos, podrán extraer consecuencias que a mi me han escapado y que nos ayudarán a un mejor conocimiento de lo que en España conservamos.

Creo también que lo dicho, por muy sumario que haya sido, basta para demostrar la larga progenie que dejaron en nuestro país aquellos jardines del oriente de los que el gran Ciro diera la primera pauta y que trajeron como resultado el que el arte de nuestra jardinería sea algo único en occidente, distinto de todo y, como siempre, feliz concierto de dos mundos, de dos culturas y de dos sentimientos, el hispano y el musulmán.

## SUMMARY OF MR. CHUECA'S REPORT: A WORD ON THE ORCHARD-GARDENS OF MUSLIN SPAIN

Professor Chueca Goitia gave a very brief history of the Islamic garden, tracing its origin back to Persia, and contrasting the western and eastern conceptions of what a garden should be.

The western garden derived from the Graeco-Roman tradition; it was an attempt to domesticate nature and lay inside the house, subordinate to its architectural design. Gradually it was to escape from the confines of the peristyle and cloister and to re-create nature outside and around the building - either an ordered and architectural nature as in the French vista-garden, or else, as in the English landscape garden, an imitation of nature.

The opposite conception was the oriental orchard-garden deriving from Persia; this was a garden in its own right with architecture completely absent or playing only a minor role. It was laid out to suit the requirements of horticulture and irrigation, with terraces, canals and great pond-reservoirs. The palaces sometimes built in such gardens were in a garden pavilion style, and the shade provided by the fruit-trees sheltered crops belonging to a kitchen-garden.

The author went on to deal with the Muslim orchard-gardens of Seville - those of the royal alcazars and the royal gardens of the former Charterhouse - in both of which were to be found those typical features to which he had just been drawing attention.

P. G. G.

## DISCUSSION APRES LE RAPPORT DE MONSIEUR CHUECA GOITIA

Monsieur Cebrian remercie Monsieur Chueca Goitia pour cette remarquable et originale synthèse.

Monsieur Pechère précise les indications données par Xénophon quant aux "Cyrus" dans l'"Economique":

- un grand roi de Perse, Cyrus, faisait des jardins partout où il allait,
- un jeune prince, Cyrus-le-petit, fit un jardin à Sardes.

D'autre part, il ne partage pas tous les points de vue de Monsieur Chueca Goitia, sur Le Nôtre, sur la "nature naturelle" et sur les jardins anglais.

Sur ce dernier point, Monsieur Chueca Goitia ajoute que, pour lui, le jardin anglais est une création de l'homme qui ne tend pas à dominer la nature, mais à créer une nature artificielle.

Monsieur Sanchez Mesa souligne l'intérêt des remarques de Monsieur Chueca Goitia sur les rapports entre les conceptions architecturales et le jardin.

## DISCUSSION FOLLOWING MR. CHUECA GOITIA'S REPORT

Mr. Cebrian thanked Mr. Chueca for his remarkably interesting report with its most original conclusions.

Mr. Pechère gave particulars of Xenophon's references to the two Cyruses in the "Economica"; these concerned, firstly a "great king" of Persia who laid out gardens wherever he went, and, secondly, a young prince, Cyrus the Younger, who planted a garden in Sardis.

He went on to say that he did not share all of the opinions expressed by Mr. Chueca Goitia regarding Le Nôtre, "natural" nature and the English garden.

On this last point Mr. Chueca Goitia added that he considered the English garden to be a creation of men who sought not to dominate an existent nature but to create an "artificial" nature.

Mr. Sánchez Mesa drew attention to Mr. Chueca Goitia's very interesting remarks on the relation between architectural design and gardens.



## LES JARDINS DE L'ALCAZAR DE SEVILLE

### RAPPORT DE MONSIEUR MANZANO MARTOS

Le texte de ce rapport ne nous a malheureusement pas été communiqué

Monsieur Cebrián remercie Monsieur Manzano Martos.

Un comité de rédaction est constitué, qui devra mettre au point un projet de recommandations. Il se compose de Messieurs Bhagwat, Feray, García Gil, Péchère et Prieto Moreno.

La séance est levée quelques instants; puis reprend sous la présidence de Monsieur Feray.

### Report by Mr. Manzano Martos on the Gardens of Sevilla

Unfortunately, the text of this report is not available

Mr. Cebrián thanked Mr. Manzano Martos for his paper

A drafting committee was now set up for the purpose of preparing a set of recommendations, its members being Messrs. Bhagwat, Feray, García Gil, Péchère and Prieto Moreno.

There was a brief adjournment of the proceedings, which were resumed with Mr. Feray in the Chair.